

III. – IMMIGRATION

LE DEVOIR D'ANTIRACISME

SIBONY (Daniel). – *Ecrits sur le racisme*. – Paris, Christian Bourgois Editeur, 238 p.

Racismes – L'autre et son visage. – Entretiens d'Emmanuel Hirsch. – Paris, Les éditions du Cerf, 159 p.

TAGUIEFF (Pierre-André). – *La force du préjugé. – Essai sur le racisme et ses doubles*. – Editions La découverte, 645 p.

Le racisme est haïssable. Mais que faire lorsque, mis hors la loi, il resurgit et s'exhibe en déjouant les interdits ? Comment alors l'appréhender et le combattre ? Trois ouvrages ont relevé ce défi en 1988, chacun selon une visée différente.

Dans ses *Ecrits sur le racisme*, Daniel Sibony reprend quelques-uns de ses textes déjà passés en revue, il leur en ajoute d'autres, et ce qu'il nous offre est un vrai livre, habité par une réflexion lancinante sur le racisme antijuif qui est pour lui «une forme limite éclairante pour tout racisme». L'objet de son investigation est la formation psychique particulière désignée par le terme de «racisme», avec ou sans passage à l'acte. Il contourne donc rapidement l'acception biologique du racisme, celle qui, à l'encontre de la génétique, pose qu'il y a des races humaines différenciées, aux performances hiérarchisables. Cette conception n'est, pour l'auteur, qu'une rationalisation parmi d'autres, motivée par un état de la science aujourd'hui dépassé, d'une compulsion tout à fait essentielle quant à elle, universelle peut-être, qu'il dénomme dans un calembour graphique «l'affect racial».

Il y a en effet de la *raison (ratio)* qui œuvre (qui radote) dans le racisme, et aussi une bonne *ration* d'angoisse, et du *ratage à rétablir* l'ordre désiré. «L'affect racial», écrit Sibony, c'est «cette manière de se lover autour d'un nom qui fait horreur et fait désir, pour prévenir toute fissure d'identité qui risque d'être hémorragique... De quoi disposer d'un *point fixe, origine du mal quand on a mal à l'origine*».

L'affect racial s'exprime en racisme au prix d'une élaboration supplémentaire, celle qui va rendre possible *l'épreuve* raciste, qui va «lui faire une place dans les mots». «Dans le racisme, on attribue le manque à être qui nous fait vivre, souffrir, courir, on l'attribue à quelqu'un qui nous l'aurait confisqué à notre insu quand on avait le dos tourné». Comment ne pas faire le rapprochement, ici, avec ce que les enquêtes contemporaines nous livrent, par exemple, du ressenti des adeptes du Front National. Ce quelqu'un que l'on hait, poursuit Sibony, ce n'est pas le différent, tout au contraire, c'est le presque même. «Le racisme s'exaspère de *voir la différence revenir au même*». C'est celui que, par le langage, on s'ingénie à mettre à part, à dire autre : «Le racisme, c'est vouloir définir l'autre de peur que, différent, il tourne au semblable». Et voici le train de Bordeaux, trois soldats, un voyageur dans un compartiment : un algérien. Il va être pousser dehors. Pour «faire place nette des différences troubles qui virent à l'identité et chavirent l'identité».

On l'aura perçu, l'argumentation procède à la manière du lacanisme, traçant sa voie dans la matière signifiante du langage. Réussi, le jeu de mots atteste les inductions avancées par l'auteur, en même temps qu'il les catalyse pour l'imagination

du lecteur. On pourrait craindre l'excès. En réalité, sur un sujet aussi dur, aussi exposé à la dérive de la mauvaise conscience et de la bonne conscience, ce système d'écriture produit de l'humour et de la distance. En outre, il allège l'appareil de la logique linéaire. D'un moment à l'autre, comme à l'oral, un *donc* signale un ressaut de l'analyse, l'amorce d'une nouvelle spirale, le traitement d'un exemple. Le livre offre alors des surprises, des *primes*, comme dirait l'auteur : développements sur le traitement littéraire de la violence raciste (Céline, Kafka, Joyce), sur l'effet des images de fiction (le film *Shoah*, opposé à *Holocauste*) comparé à celui de l'image non fictive, sur la mémoire double (la seconde est celle du présent archaïque, qui ne passe pas et renvoie à un traumatisme d'origine), etc.

De ces perspectives sur la genèse et les manifestations du racisme en Europe se dégage un pessimisme tempéré. Pessimisme, car la voie de la lutte est fort étroite. Elle implique d'abord de renoncer à la chimère d'une guérison, d'un plus jamais. Racismes et antiracisme ont en commun ce symptôme majeur : y croire, à la vérité retrouvée, au sexuel harmonisé, au désir enfin maîtrisé. Chacun de nous porte un fantasme d'origine, une quête d'identité inassouvie. Pessimisme tempéré car on peut échapper au moins à la fétichisation de l'identité. «Au fond, si le racisme est une fonction du lien à l'autre et à soi, l'important n'est pas d'être *raciste ou pas*, mais de savoir ce qu'on fait avec son racisme du premier degré – ce curieux hérissément qu'on a devant certains...». Il s'agira alors, pour le philosophe, pour l'éducateur, pour le citoyen, «d'articuler une position où le sujet puisse *supporter son racisme* sans que ça le mette hors de lui», parvienne donc à «aimer ses limites sans avoir à les exalter», voire accède à «l'idée d'origine partagée, ce gai savoir».

Supporter l'altérité, voilà une autre formulation du même but, en moins provocant, ou en plus *moral*. C'est le registre adopté par Emmanuel Hirsch pour ses entretiens autour des *Racismes*. Le sous-titre *L'autre et son visage* évoque la thématique du philosophe de la morale Emmanuel Lévinas, qui est une des personnalités dont l'ouvrage rapporte les propos. «Je suis concerné par le visage d'autrui, par sa mortalité que sa nudité expose et exprime, écrit ici même Lévinas. Autrui toujours *me regarde* et m'importe (...) Individuation dans la responsabilité, à laquelle je suis comme élu (...). La responsabilité pour l'autre est l'identification originelle».

La méditation morale ou théologique autour d'autrui anime de part en part trois des huit entretiens que comporte le livre, et elle donne à l'ensemble sa tonalité globale. Ainsi se laisse appréhender la consistance particulière de l'humanisme européen, dont Lévinas caractérise l'empan d'une formule puissante : «Bible et tradition grecque –, extension à travers un Etat juste de *l'amour du prochain* à la collectivité humaine».

Rien de monotone, pourtant, dans ces entretiens. Tout au contraire, ils démontrent que l'élaboration métaphysique de l'altérité, sous nos horizons, n'est rien moins que triviale, – ce qui est vrai d'ailleurs de la métaphysique dans son ensemble –, et qu'elle n'est pas davantage uniforme et lénifiante. Il n'est que de lire le dialogue, par Hirsch interposé, entre G. Defois, recteur de l'Institut catholique de Lyon, et A. Dumas, ancien doyen de la Faculté protestante de théologie de Paris, pour percevoir à quel point cette pensée de l'autre est tributaire des traditions spirituelles qui coexistent, en même temps que singulière à chaque fois, signée du philosophe qui l'articule.

Par les autres interventions, signalons celle de Jean Delumeau, l'historien de *La peur en Occident*, qui rappelle en quelque exemples l'importance d'une histoire des expressions sociales de la méfiance vis-à-vis de l'autre; celle encore de Yves Pélicier, psychiatre, qui démonte la position professionnelle complexe du soignant à l'égard du malade mental qu'il faut à la fois «évaluer dans sa différence» et, pour tout le reste, percevoir comme semblable. Dans la polyphonie composée par l'ouvrage, la voix du juriste paraît la moins assurée. «Le grand débat, pose d'emblée Jacques Robert, est celui de l'alternative dramatique entre la France aux Français ou la France pluriculturelle». Si c'est bien là une alternative, elle n'est certes pas posée en termes juridiques.

Et l'on se prend à regretter que les relances d'Emmanuel Hirsch à ses interlocuteurs soient si discrètes, et si consensuel chaque entretien.

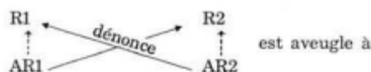
Contrairement à ce que son titre pourrait laisser croire, l'ouvrage de Pierre-André Taguieff ne traite pas principalement du racisme et des préjugés raciaux. *L'Essai sur le racisme et ses doubles* est d'abord une réflexion sur la «misère de l'antiracisme», et la «rivalité mimétique» qui, l'auteur va s'employer à le montrer à travers les trois premières parties du livre, lie l'antiracisme au racisme. L'ouvrage s'achève en quatrième partie par un essai pour fonder philosophiquement un antiracisme qui soit véritablement un «au-delà» du racisme, et n'en reproduise pas les apories.

Il ne saurait être question de résumer ici ce livre ample et singulier. Sur une trame d'essai, organisée autour d'une thèse dégagée d'entrée de jeu, Taguieff greffe en effet des discussions appuyées sur une bibliographie d'une telle luxuriance que l'ouvrage est en même temps une somme de référence en matière d'histoire de la philosophie et d'histoire des idées contemporaines. Il conjugue principalement trois approches distinctes, qui captent des ordres d'arguments relativement autonomes, mais qui s'entrecroisent et s'encheâtent, avec des dominances variables, au sein de chaque chapitre. D'une part, l'auteur fait œuvre d'*historien des idées* : il recense les théories racistes en Europe, depuis la fin du XIX^e s. jusqu'à la «nouvelle droite» différentialiste, ainsi que les théories non racistes traitant du racisme. D'autre part, il fait œuvre de *sémiologue* : il expose un modèle logico-sémantique du racisme et de l'antiracisme mettant en évidence le «cercle de leur vicieuse complexité». Enfin, il fait œuvre de *philosophe de la morale et de la politique* : il réexamine les apports de la grande tradition philosophique européenne, à la recherche d'un «humanisme post-optimiste» pour notre temps.

1. La matière documentaire traitée par P.-A. Taguieff est très vaste. Son érudition, la richesse de ses renvois (120 p. de notes serrées, 11 p. d'index des noms propres), font de son livre un instrument de travail nécessaire pour quiconque s'intéresse aux développements modernes des idées racistes et antiracistes. Pour autant, il n'organise pas son livre sur le principe du panorama historique mais sur une argumentation centrale. Les éléments encyclopédiques sont donc dispersés dans le texte, où l'index et la table des matières permettent de les retrouver. Cette organisation autorise des stases lorsque nécessaire. C'est ainsi que l'émergence en France du néologisme «raciste», transposé de «völkisch», puis son entrée dans la langue (dictionnaire Larousse, 1932) et son extension sémantique, sont soigneusement cernées. Elle ménage aussi des rencontres inattendues – il y a du baroque dans l'esthétique du livre de Taguieff – : Darwin et K. Lorenz avec A. Memmi, C. Guillaumin et Levinas, R. Pagès et F. Bacon, Allport et E. Benveniste, etc. Elle met en valeur les trouvailles du lecteur d'archives qu'est l'auteur, et ses intérêts personnels : pour Vacher de Lapouge et Gobineau, notamment, les plus cités dans le livre avec Kant. Elle dispense aussi d'une visée d'exhaustivité assez chimérique sur pareil sujet. Un regret tout de même : les élaborations colonialistes et contre-colonialistes du racisme sont bien identifiées en tant que telles dans le modèle typologique construit, mais elles ne sont que peu référencées dans le livre.

2. L'essai de modélisation du racisme et de ses doubles qui organise l'entreprise de Taguieff est tout à fait stimulant. L'intuition de départ est que les discours antiracistes s'enlise dans la dénégation des assertions racistes «classiques», cependant que les noyaux du discours raciste ont changé et sont, pour une part, la reprise dévoyée des assertions antiracistes. Il y a aujourd'hui par exemple un néo-racisme «antiraciste» et différentialiste auquel le discours antiraciste ne peut guère répondre. Le discours antiraciste voit ainsi son objet se dérober : il est frappé d'«inconsistance». Pis : il est devenu une «vulgate hégémonique», mobilisable à toutes autres fins (politiques) que dans le combat antiraciste, une «imposture». Il importe, par conséquent, de déployer une «critique de la raison antiraciste».

Pour élucider le genre de fatalité qui lie l'antiracisme au racisme, Taguieff construit un modèle logico-sémantique à quatre termes. Les deux termes sources du système sont les deux formes contraires de racisme que l'on peut poser à partir de la comparaison des nationalismes français et allemand : le racisme *hétérophobe inégalitariste* (R1) et le racisme *mixophobe différentialiste* (R2). La forme extrême du premier est le colonialisme impérial, celle du second est le nazisme. Le premier tend à *assimiler et dominer*, il repose sur la racisation de l'autre (*hétéroracisation*). Le second repose sur l'exaltation de soi, l'*autoracisation*; lorsqu'il se défraie, il tend à *exterminer* l'autre. Ces deux racismes ont chacun leur réplique antiraciste : l'une *différentialiste* (AR2, l'antiracisme professionnel des ethnologues), l'autre *universaliste* (AR1 : l'antiracisme des républicains) entre lesquelles les fonctionnaires internationaux, note l'auteur, tentent une synthèse illusoire. Les deux antiracismes sont ainsi chacun le contradictoire de la forme de racisme qu'il combat, en même temps que le double «racistoïde» de l'autre. Une telle «structure polémique» engendre à l'infini du discours antiraciste à partir du discours raciste et *réciproquement* : la structure est «racistogène».



Partageant la même «archi-idéologie», l'*individuo-universalisme*, AR1 est aveugle à R1; de même pour AR2 et R2, qui se retrouvent dans le *traditio-communautarisme*.

Ce modèle rend de fait bien compte de la valse des signifiants et des dérapages du sens dans les épisodes polémiques et plus généralement dans les discours militants contre le racisme. «Le droit à la différence, c'est la différence du droit!» lisait-on récemment dans la presse. Vrai ? Faux ? Pour dépasser le «oui et non» équivoque, il faut assurément démonter ce genre de jeux de mots, faire apparaître leurs présupposés et leurs points aveugles. Il y a en réalité «deux logiques antiracistes incommensurables», explique P.-A. Taguieff. «Une grande partie des difficultés contemporaines de l'antiracisme provient de la méconnaissance de sa propre hétérogénéité argumentative».

Thèse convaincante. Un peu forte pourtant, ainsi posée. Il y aurait sans doute avantage, nous semble-t-il, à déterminer plus strictement son domaine de validité et son enjeu. Le discours antiraciste dont le modèle décrit la logique n'est pas l'entier du discours antiraciste, encore moins du discours non raciste d'analyse du racisme. Il s'agit d'un discours de réponse, d'un antiracisme de dénonciation. Les exemples qui l'illustrent indiscutablement dans le livre sont un tract du MRAP, ou les interventions d'A. Jacquard sur le sujet – somme toute des discours assez limités en quantité et d'une élaboration moindre que les discours racistes sur lesquels est établie l'opposition de base du modèle. Les interviewés de Hirsch, par exemple, ont en commun leur rejet du racisme; mais leurs discours ne sont guère (exceptionnellement) subsumables par le carré des racismes et des antiracismes tel qu'exposé ci-dessus. Il en est de même a fortiori, des discours savants tenus sur le racisme, qui prennent garde à contrôler leur assise idéologique. Les travaux de C. Guillaumin, d'E. Todd, etc., peuvent-ils être pris pour des spécimens de l'«usage antiraciste standard» dénoncé ? Bien que certaines pages du livre s'y réfèrent comme à des objets de l'analyse, il est plus naturel de suivre Taguieff lorsqu'il les prend comme des métadiscours critiques, des contributions à la critique qu'il conduit lui-même. En bref, Taguieff déplore le formalisme et l'aveuglement de l'antiracisme qui se cantonne dans la structure polémique engendrée logiquement par le racisme, à savoir un univers de discours homogène organisé par un modèle de type carré logique des oppositions. Il a raison, indubitablement. Mais cet antiracisme là ne représente pas, loin s'en faut, toute la pensée de combat du racisme ni tout le potentiel discursif hostile au racisme dans notre société. Faute de poser ses limites, l'investigation perd peut-être en tension d'information.

De ce fait, globalement, l'ouvrage apporte à la fois autre chose et plus qu'une «critique de la raison antiraciste». D'une part, on vient de le dire, parce qu'il n'est pas sûr qu'une raison antiraciste soit identifiable, avec un domaine d'emprise assignable (logiquement ou anthropologiquement), comme Kant a pu en identifier pour sa raison «pratique» ou sa raison «théorique». D'autre part parce que si racisme et antiracisme mettent en œuvre aujourd'hui, dans l'espace des débats publics, les mêmes idéologies morales et politiques, alors c'est dans son ensemble la communication publique sur les questions éthiques et politiques qui constitue le champ de la critique engagée. Ce qui paraît être le cas, intuitivement : les débats publics (par opposition aux discussions techniques ou savantes) sur l'intégration des immigrés, sur l'intégration européenne, sur la discipline à l'école, sur la place du lepénisme dans le concert politique français... ont à voir avec la circulation des arguments que modélise l'*Essai sur le racisme et ses doubles*.

De ce point de vue, le même modèle logico-sémantique pourrait rendre des services ultérieurs, en aidant à questionner (logiquement) les investissements historiques du débat public. On verra par exemple qu'historiquement l'opposition des racismes, posée comme telle par Maurras en 1915, n'est que seconde par rapport à l'universalisme national français proclamé depuis Valmy (jusqu'alors indifférencié RI/ARI). Ou que des positions logiquement aberrantes se sont déployées dans certains contextes, où l'écart logique des contraires n'excluait pas leur coexistence réelle. Ainsi, pour l'Algérie coloniale, un Louis Bertrand combine-t-il dès le début du siècle les deux racismes logiquement contraires, l'héréraciste (de domination) et l'autoraciste (d'extermination), cette ambiguïté ajoutant probablement à la séduction de ses idées. Un Senghor, pour sa part, paraît combiner les deux antiracismes logiquement incompatibles. Ainsi, les règles de l'engendrement logique ne permettent-elles pas de prédire la genèse historique des discours : elles ne permettent même pas d'exclure les monstres de dissonance. A tout le moins la logique permet-elle de rendre compte de leur force paradoxale.

3. Un discours antiraciste est-il possible, qui échapperait à la rotation sans fin des arguments dans l'espace clos de l'opposition universalisme/particularisme ? A ce stade de sa recherche l'ouvrage prend deux réassurances. La première dans la pensée politique de Kant, qui pose un ordre juridique garant à la fois de l'unité de l'humanité et des droits d'autrui; et l'autre dans la vie même, qui offre, à l'écart des discours, des «types réussis d'existence», des «exemples de sagesse antiraciste». S'il convient de dénoncer les ambiguïtés du «droit à la différence», qui peut masquer des crispations particularistes, il y a aussi des réserves à faire sur le thème des «droits de l'homme», qu'il faudrait peut-être reformuler en «devoirs envers les hommes», suggère l'auteur (on pense aussi aux «droits de la personne» définis par le Québec). Toutefois, il s'avère difficile de trouver une formule qui résumerait la visée juste, qui instaurerait un dépassement de la structure polémique dénoncée. C'est pourquoi l'ouvrage se termine sur l'esquisse d'un compromis. On réaffirmera la légitimité de l'universalisme. Mais par ailleurs, propose Taguieff, «aux arguments différentialistes, il faut accorder la valeur fonctionnelle d'un principe de limitation des prétentions abusives de l'idéologie universaliste».

Conclusion en forme de constat de difficulté, donc. Difficulté, bien évidemment, au plan philosophique, dans la notion de «limitation» ou de «modération» (le terme est employé également) de l'idéologie universaliste par le différentialisme. Si la portée normative et le mode d'effectivité de la limitation ne sont pas élucidés, le risque est grand d'établir le discours antiraciste moins dans l'au-delà du racisme que, encore une fois, dans un entre-deux. Le compromis avancé ne revient-il pas, de fait, dans le piège de la structure polémique, en préconisant une position logiquement complexe (de type l'un et l'autre), mais reconnue comme instable ?

Plusieurs passages du livre offrent à ce sujet des cas qui aiguillonnent l'analyse, invitant à la poursuivre. Ainsi la relation par Malcolm X de son pèlerinage à la Mecque, dans laquelle il note que le non racisme absolu de l'umma musulmane n'exclut pas

des regroupements comme naturels de personnes de la même couleur. Ou encore l'analyse psychologique de l'intégration individuelle, réalisée à partir d'appartenances multiples. Un Montesquieu suggère, dans un texte célèbre cité dans l'ouvrage, une hiérarchie des ordres normatifs en fonction des domaines d'action qu'ils régissent, du plus privé au plus universel. «*Si je savais quelque chose qui me fût utile, et qui fût préjudiciable à ma famille, je la rejetterais de mon esprit. Si je savais quelque chose utile à ma famille, et qui ne le fût pas à ma patrie, je chercherais à l'oublier. Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fût préjudiciable à l'Europe, ou qui fût utile à l'Europe et préjudiciable au Genre humain, je la regarderais comme un crime*».

Mais c'est R. Marienstras, cité également, qui, de notre point de vue, formule le problème de la façon la plus forte : «*L'individu appartient à l'espèce humaine, sans médiation; et il appartient au genre humain, à travers une collectivité particulière*». Cette double postulation ne relève pas d'une hiérarchie de légitimités, mais d'une seule légitimité, laquelle se trouve donc être intrinsèquement composite. D'une hétérogénéité que le droit et le discours juste doivent établir. On retrouve là une conception plus hégélienne que kantienne du droit. Et de fait, ne voit-on pas les systèmes juridiques des pays démocratiques s'y accorder, dans le jeu chaque fois singulier de leurs principes et de leurs techniques ? Dans ce cadre, ce qui fait l'originalité du système français n'est pas qu'il exclut les différences collectives, mais qu'il ne leur donne aucune représentation dans ses principes formulés. Et c'est bien une difficulté majeure du discours antiraciste en France (elle n'est pas la même en Grande-Bretagne, ni au Québec...) que de devoir forcer la clôture des principes.

Françoise LORCERIE

QUAND LES IMMIGRÉS SE RACONTENT

- BEN KERROUM-COVLET (Antoinette) : *Gardien du Seuil*. — Paris, l'Harmattan, 1988, 190 p.
- HOUARI (Kassa). — *Confessions d'un immigré. — Un Algérien à Paris*. — Paris, Lieu commun, 1988, 250 p.
- MASCHINO (Maurice Tariq). — *Etes-vous un vrai Français ?* Paris, Grasset, 1988, 251 p.
- OUAHABI (Abdallah). — *Un Beur à Moscou*. — Paris, Robert Laffont, 1988, 273 p.
- DE MUISON (français). — *L'irrésistible ascension de Nasser Sabeur*. La Tour d'Aigues. — Editions de l'Aube, 1988, 157 p.

La production romanesque immigrée qui a fait son apparition sur la scène littéraire française en 1983 avec «*Le thé au Harem d'Archi Ahmed*» de Mehdi Charef et «*Le Cowboy*» de Djamet Lachmet, consolide sa position et se diversifie en 1988. Elle n'est plus l'apanage de jeunes (auteurs) algériens issus de l'immigration comme ce fut le cas en 1986 (cf. AAN 1986, p. 891-894). En effet Kassa Houari & Nasser Sabeur, tous deux nés en Kabylie, sont des immigrés de la première génération qui ont traversé la Méditerranée à l'adolescence. Primo-immigré, A. Ouahabi l'est également, qui a fait un crochet par l'URSS avant de s'installer en France. A Ben-Kerroum-Covlet, quant à elle, est née d'un couple mixte et a passé son enfance au Maroc. M. T. Maschino, lui est riche d'une triple appartenance et considère l'Algérie comme son pays d'adoption.

Ces auteurs d'origines diverses, s'inspirant de leur propre itinéraire, ont produit des témoignages variés (roman autobiographique, récit de vie, ouvrage de fiction ou de réflexion) et originaux par l'éclairage nouveau qu'ils donnent à l'immigration.

1) *Un Beur à Moscou*

C'est une aventure peu banale et tragique que celle qu'a vécu A. Ouahhabi. Au lendemain de l'indépendance de son pays, ce jeune algérien de Tlemcen, qui avait une vocation pour le théâtre et le cinéma, accorde la priorité à sa formation scientifique et part en URSS pour préparer un diplôme d'ingénieur informaticien, à Moscou d'abord, puis à Kiev. Au cours de cette période (1967-1973) qui constitue la première étape du récit, l'auteur part à la découverte du monde soviétique. Il décrit les conditions de vie, parfois paradoxales des étudiants étrangers qui bénéficient de nombreux privilèges comparativement aux citoyens soviétiques et subissent, de ce fait même, le racisme populaire. Cependant aucune de ces tracasseries, ni celles liées à l'encadrement discret mais rigoureux des étudiants étrangers, aux permanentes suspicions des autorités à leurs égards, à l'angoisse de la «kharaktéristika» (fiche de renseignement) n'altère sa confiance dans le régime.

Et malgré les désagréments auxquels il est confronté pendant la seconde partie du récit (1973-1982) il restera communiste prosoviétique. Ayant décidé d'entreprendre à Paris des études de cinéma, il quitte l'URSS y laissant celle qu'il souhaite épouser. Néanmoins, pour atteindre cet objectif un nouveau séjour de six mois lui sera nécessaire pour arracher aux autorités russes, à force d'obstination et de pugnacité, une autorisation de mariage. On perçoit, en filigrane de cette affaire, les relations de l'administration soviétique avec les étrangers, sa représentation de l'émigration et de l'étranger.

La troisième phase est consacrée au combat, disproportionné et poignant d'un individu contre une nation (1982-1985). Par une procédure administrative discutable le fils de l'auteur «reçoit», lors de sa naissance à Montreuil, la nationalité soviétique et est inscrit sur le passeport de sa mère. Ce détail, qu'A. Ouahhabi ressent comme «une volonté délibérée de le dessaisir de sa responsabilité paternelle», impliquera trois ans de démarches, de douleur, pour qu'un père – qui ne revendiquait rien qu'un droit de visite pour son fils à la suite d'un divorce – retrouve son enfant... sans avoir obtenu pour autant la garantie qu'il puisse circuler librement entre la France et l'URSS pour rencontrer ses parents. Au cours de ce combat où l'auteur va jusqu'à impliquer officiellement l'Etat soviétique au plus haut niveau, il est confronté à «l'autoritarisme borné et au racisme institutionnel qui humilient et tuent indirectement»: il perd ses convictions politiques et n'a plus qu'un parti, son fils.

L'intérêt documentaire de ce «voyage au bout du marxisme-léninisme et du socialisme réel» est à souligner. En effet, rares sont les témoignages qui nous renseignent sur la vie des immigrés en Union Soviétique, sur leurs relations avec les autorités, et leurs éventuels contacts avec la population ainsi que sur l'acharnement avec lequel la machine administrative se plait à broyer les initiatives individuelles originales, tel le mariage mixte. Un style sobre, restituant les événements à la manière d'un journal de bord, confère à l'ouvrage sa forme et son honnêteté sans le priver pour autant de suspense ni d'émotion.

2) *Confessions d'un immigré*

Vraisemblablement personne, en croisant le jeune Kassa Houari en gare de Marseille ou de Mazamet en 1968 n'a imaginé que cet enfant de 15 ans «à la démarche de paysan et aux regards ahuris», pour qui «l'arabe était une langue aussi étrangère que le français» portait en lui une vocation d'écrivain.

L'itinéraire qu'il décrit dans ce roman autobiographique et qui le conduit de son village de Kabylie à son installation définitive en France n'est pas seulement un déplacement géographique, c'est aussi le cheminement qui le mènera de l'ignorance et de la misère qu'il partageait avec les siens – «notre ignorance était telle que nous ignorions même notre misère» – à la publication d'un livre et à la participation à une

émission télévisée. Entre ces deux moments, vingt ans d'acharnement et de volonté farouche pour maîtriser la langue et la culture françaises et surmonter les difficultés inhérentes à sa condition d'autodidacte et d'immigré.

Ses déplacements déterminent les étapes de son évolution psycho-affective et de son appropriation de la culture d'adoption. Premier choc, première prise de conscience de la réalité de l'immigration en arrivant à Mazamet chez sa sœur et en découvrant des conditions de vie et de travail qui n'avaient rien à voir avec les descriptions des immigrés rentrant au pays.

Son refus de la médiocrité l'incite à tenter sa chance à Paris «sommet de ses fantasmes et ambitions», où il est confronté, cette fois, à la déchéance morale de ses compatriotes célibataires vivant en hôtel meublé, s'enivrant à la bière et aux préceptes religieux. Conscient que la poursuite de son idéal implique la rupture radicale avec cette société de damnés et avec ses racines, il franchit une nouvelle étape en préférant la solitude à la chaleur de la vie communautaire. Dès lors, des emplois rémunérés, des logements décentes et surtout la découverte de la lecture comme méthode d'apprentissage du français vont lui assurer insensiblement la conquête du savoir, l'assimilation culturelle et l'ascension sociale. Il s'imbibe de littérature française et ce sont ces lectures hétéroclites, qu'il nous décrit en détail, qui l'aident à «établir en lui un équilibre harmonieux» et à combler le vide affectif qu'il ressent au sein de la société française qui refuse de l'adopter. Cette phase d'acquis culturel s'accompagne d'une prise de conscience politique avec une période de militantisme au sein d'une organisation algérienne (Parti de la Révolution Socialiste), et d'une réflexion sur la religion musulmane dont il se détache progressivement. Il parvient à l'âge adulte en ayant atteint la maturité intellectuelle et politique et en étant devenu laïque.

Quatre événements marquants clôturent l'ouvrage. Deux concrétisent sa réussite intellectuelle et sociale : il accède à l'écriture, réalisant ainsi son rêve d'enfance et participe à l'émission «Droit de Réponse» sur l'islam pour témoigner de son athéisme. Deux autres événements concernent sa vie affective et son équilibre psychologique : son mariage avec une «beurette» qui reflète son attachement à sa terre d'origine, son séjour dans son village natal après dix-huit ans d'absence au terme duquel il est convaincu qu'il faut «qu'il s'installe pleinement et sans complexe en France, sans se culpabiliser d'un quelconque reniement des siens et de ses origines».

3) *L'irrésistible ascension de Nasser Sabeur*

C'est un tout autre exemple de réussite socio-professionnelle, dans le domaine commercial cette fois, que nous propose F. de Muizon en transcrivant les propos de Nasser Sabeur.

Originaire de Kabylie, il arrive à Marseille, «Terre promise», en 1974, âgé de 17 ans, avec 340 frs en poche, pour passer des vacances chez un cousin. En fait il a déjà en tête l'idée d'y tenter sa chance dans le commerce. L'ouvrage décrit donc les multiples péripéties de cette aventure extraordinaire qui fera de Nasser Sabeur un homme d'affaires international. Sa carrière débute dans le quartier de la Porte Nord à Marseille, occupé depuis des siècles par des immigrés en vendant quelques pantalons sur le trottoir. Excellent observateur, il «apprend à connaître la géographie commerciale du quartier» et très rapidement, en 1976 il achète avec l'un de ses frères un magasin situé sur le cours Belsunce, une artère commerçante par excellence et très prisée par la clientèle maghrébine. Dès cet instant son succès est assuré et chaque nouvelle implantation à Marseille d'abord, puis à Paris, et plus tard à l'étranger, correspond à un nouvel échelon gravi dans la société française et dans le monde des affaires. En effet dès 1981 «l'ambition de ce jeune Rastignac venu d'Algérie est de prendre une dimension nationale grâce à sa philosophie de la «qualité, quantité, prix cassés». Pour ce faire, il ne se contente plus des commerces populaires il lance sa propre chaîne de magasins, il crée également ses propres modèles qui vont de la chaussure au parfum,

faisant fabriquer ses produits en Extrême-Orient. Rien ne semble pouvoir freiner son expansion : même lorsque la crise se fait ressentir en 1986 il achète, à la stupefaction générale, un huitième magasin sur le cours Belsunce... rien si ce n'est les barrières du racisme car ce livre n'est pas seulement la narration d'une réussite, c'est aussi le reflet des relations de Nasser Sabeur avec les français, avec la bourgeoisie commerçante marseillaise en particulier qui lui a signifié une fois pour toute que la Canebière, fief marseillais, est «interdite aux hommes d'affaires maghrébins», «une forme de xénophobie redoutable car souterraine, invisible».

L'auteur met en évidence les qualités personnelles de Nasser Sabeur (intelligence, dynamisme, persévérance, intuition), ses compétences professionnelles et sa parfaite connaissance des rouages du commerce, il révèle également ses préoccupations qui vont au-delà de l'ambition personnelle. Très attaché à la ville de Marseille où il a choisi de s'installer, il plaide pour son redressement économique et pour la qualité de son image, auxquels il contribuera en participant à la création du plus grand studio photo du sud-est de la France et en rénovant les façades de ses immeubles pour donner un «nouveau look» au cours Belsunce. Très inquiet de la montée du racisme et des succès du Front National à Marseille, il est convaincu que «c'est l'amélioration de la communication entre les peuples qui contribuera à leur compréhension», et c'est dans cet esprit-là qu'il prend part au combat antiraciste.

En moins de treize ans l'enfant de Kabylie a brûlé les étapes de la réussite économique et de la notoriété. En 1986 il reçoit la consécration de la presse et de la télévision qui s'emparent de cet homme d'affaires immigré algérien de 29 ans «qui sait tout vendre» : son succès intéresse ou dérange mais ne laisse pas indifférent.

Les destinées similaires de Kassa Houari et de Nasser Sabeur donnent à penser que la représentation stéréotypée et misérabiliste de l'immigré n'est plus de mise. Ces figures hors du commun sauront peut-être susciter des vocations chez les jeunes issus de l'immigration à la recherche de modèles d'identification et insuffler un courant nouveau dans la vie économique et littéraire du pays d'accueil. De ces expériences on peut dégager quelques éléments contribuant à la réussite de l'immigration : un projet, de l'ambition, de la persévérance au travail et la volonté de s'établir.

4) *Gardien du Seuil*

Cette fiction a pour personnage central un jeune «beur» né à Nancy, Mohammed dit Momo. Après la mort, pas tout à fait accidentelle, de son père, il décide de reconstruire l'univers social et culturel de celui-ci, ainsi que sa propre identité, à partir des modestes indices fournis par «les papiers» contenus dans une boîte à gâteaux, son seul héritage. Cette approche se fait en deux étapes. La première vise à connaître la vie de cet immigré marocain à Nancy, Messaoud Briouch, son père, dont il connaît peu de choses. C'est en reconstituant le réseau de relations sociales qu'il avait établies, en prenant contact avec ceux qui l'ont connu, qu'il parvient à cerner sa personnalité et les conditions de vie qui furent les siennes. Il est aidé dans cette démarche par un conteur marocain, Sid-el-Hadj, le «chef incontesté de la communauté des maghrébins, celui qui apaise les tensions, brise les préjugés et joue un rôle de catalyseur au bar «Le petit Zine» où il tient ses quartiers». Grâce aux révélations de M. Hadj, aux traductions de quelques documents officiels, et aux bribes d'information recueillies auprès de sa mère, Momo recompose comme un puzzle, le passé le plus récent de son père, c'est-à-dire son séjour en France de 1962 à son décès. Il lui reste donc à remonter dans le temps et à partir à la découverte de l'enfance et de l'adolescence de Messaoud dans le Sud-marocain, seconde étape de ses investigations. C'est en compagnie de Sid-el-hadj, qui lui sera d'un précieux secours pour accéder au code social d'un pays dont il ignore tout, qu'il entreprend ce périple, à la quête de ces ancêtres. En effet, sa mère à qui Momo avait promis de revoir son ksar d'origine chleuh, n'a manifesté aucun enthousiasme pour son projet. Ce voyage qui a un caractère profondément ini-

tiatique, symbolisé entre autres par le passage de Mohamed au hammam, lui permet d'entrer en contact avec sa famille et découvrir le village natal de ses parents, mais il n'est pas certain qu'il l'aide vraiment à se constituer un «authentique état-civil», comme il le souhaite. Peut-être même rend-il sa tâche plus difficile en lui faisant prendre conscience que ce pays, pas plus que la France d'ailleurs, ne reconnaît en lui un des siens. L'ambiguïté des appartenances et identités se perpétue : il renoue son attachement à ses origines dans son amour pour Doumia, une jeune berbère tatouée, il reproduit la tradition migratoire en la ramenant à Nancy, chez sa mère. Il ignorait que cette dernière, tandis qu'il succombait à l'envoûtement des paysages marocains, goûtait aux attraits de la modernité toute neuve, pour s'alphabétiser, passer le permis de conduire, se faire couper les cheveux et troquer le haïk contre le pantalon-col roulé. Leurs retrouvailles leur permettent à l'un et l'autre, de mesurer la divergence de leurs choix identitaires. Momo, s'il est déçu par le changement que la modernité a opéré sur sa mère, n'en mesure pas moins le choc qu'elle éprouve face à Doumia, cette fille fraîchement arrachée à son douar et qui la renvoie brutalement à un passé qu'elle s'applique à effacer.

La quête identitaire, le désir de préserver une diversité d'enracinement, le besoin d'acquiescer une «pleine reconnaissance» ou un droit à l'existence multiple, constituent les fils conducteurs des quatre ouvrages qui viennent d'être présentés. Cette difficulté d'être. Momo l'exprime naïvement : «Tout le monde doit accepter ceci : au Maroc, je suis chez moi, en France je suis chez moi». Kassa Jouari le ressent comme un état d'extranéité : «Partout où je vais, je suis considéré comme un émigré ou un immigré, un étranger en somme» ou de bâtardise : ... désormais je considérerai la France et l'Algérie comme deux parents adoptifs.

Après ces approches romanesques de l'immigration et de l'identité culturelle, vécues au quotidien ou romancées, l'ouvrage de Maurice Tariq Maschino nous propose une réflexion théorique qui complète et éclaire les lectures précédentes.

5) *Etes-vous un vrai Français ?*

Partant de son cas personnel et de son identité à trois dimensions, russe par sa mère et son éducation, française par sa formation scolaire et universitaire, algérienne par son mariage et son combat politique, l'auteur, dans la première partie de l'ouvrage, décrit et analyse d'autres exemples d'immigrés, parmi ses amis ou connaissances, maghrébins, juifs, latino-américains etc. assumant pleinement une double ou multiple appartenance culturelle. Il met en évidence la source d'enrichissement – affectif, intellectuel, social – qu'elle peut représenter pour l'individu qui sait l'exploiter. Il développe divers arguments destinés à mettre fin à la contrainte d'un choix castérateur entre «être d'ici» ou «être d'ailleurs» : une appartenance n'en exclut pas une autre; la pluralité des appartenances est un élément de consolidation pour chacune d'elles; l'altérité de l'individu est le gage de son ouverture aux autres; en amont de la diversité se situe le contact déterminant avec la culture première, la culture de l'affect transmise par la mère qui doit être solidement enracinée et pleinement vécue pour fonctionner comme un agent de fixation lors de l'acquisition d'autres modèles culturels, ceux transmis par l'école par exemple, car «c'est à partir de cette culture, et avec elle, que nous allons vers les autres cultures, les assimilant dans la mesure où la nôtre le permet».

Après les témoignages de ces personnes aux étiquettes multiples, composant une partie de la population française, l'auteur nous livre ses réflexions sur les notions de culture, de race et de racisme dans la seconde moitié de l'ouvrage.

Il dénonce le caractère «fourre-tout» du concept de culture et la signification chimérique de celui de culture française, soulignant l'hétérogénéité des cultures régionales, le caractère apatride qui confère à la culture sa valeur, l'inculture générale des Français d'après les statistiques. Il démonte les mécanismes qui conduisent de la

culture au racisme : «sous la culture, la race : rejeter ce qui constitue l'autre (sa langue, ses usages...) c'est rejeter l'autre; le racisme parle aujourd'hui le langage de la culture- et montre que, du racisme scientifique du 19^e siècle aux succès actuels du Front National la continuité est évidente : «Hier la race, aujourd'hui la culture, les arguments changent, le fonds reste». Enfin ce sont les débats et divergences d'opinion que suscitent la citoyenneté et le droit de vote des immigrés et la réforme du Code de la Nationalité qui sont analysés : la parole est une nouvelle fois donnée aux étrangers eux-mêmes qui vivent le «choix» de la nationalité encore plus douloureusement que celui de l'appartenance culturelle. Et il en sera ainsi aussi longtemps que la nationalité ne sera démythifiée et banalisée, considérée comme ce qu'elle est : une relation d'ordre juridique entre une personne et un Etat.

La conclusion de cet ouvrage se veut optimiste et nous la ferons nôtre. L'auteur nous rapporte quelques réflexions de ses élèves sur leurs représentations de la nationalité, reflétant une grande générosité et ouverture à l'étranger, et une saine curiosité à l'égard des cultures autres. Ces jeunes lycéens, «lucides, qui regardent devant eux et se moquent des frontières» reprennent à leur compte les propos de Montesquieu se sentant «homme avant d'être français (...) et français que par hasard».

Mireille TIECHE